

Un fervent de La Fontaine

M. DELTEIL Emile

I

Il m'a semblé, Messieurs, qu'en essayant d'esquisser devant vous le caractère, la vie de M. Delteil, j'obéissais plus à un devoir de reconnaissance qu'à un souvenir de sympathie et d'estime personnelle. M. Emile Delteil a été, en effet, pour notre Société, pendant plusieurs années, un collaborateur zélé ; nos Annales ont eu à profiter de ses nombreuses communications. Il a été, et surtout, un ami, un fervent de notre La Fontaine. On pourrait même dire que, en dehors des travaux que lui imposait la lutte pour la vie, il n'a vécu que de La Fontaine et pour La Fontaine.

Si nous avons eu, il y a plus de vingt-cinq ans, des rapports assez suivis avec un autre ami du *fabuliste*, M. De la Grave, ces rapports, tout de courtoisie, n'ont amené aucun

bien pour notre Société, pour notre bibliothèque, pour notre ville ; ils ont pu nous donner, un instant, l'espoir que la maison La Fontaine, devenue notre maison, allait s'enrichir de la superbe collection du riche amateur, M. De la Grave nous écrivait : Vous avez réédifié le temple, à moi de dresser l'autel. C'était trop ; partant, aucune suite n'a pu être donnée au projet. Avec ce travailleur infatigable, acharné qu'était M. Delteil, si nous n'avons pu posséder toute sa collection — c'était, pour ainsi dire sa fortune — nous avons pu glaner quelques bons ouvrages, quelques gravures rares et précieuses, recueillir des renseignements que personne autre n'aurait pu nous donner. Il eût donc été injuste, vous le voyez, de laisser disparaître cet excellent collègue sans lui consacrer, dans notre Revue qu'il aimait, quelques lignes qui seront, pour sa famille, nous aimons à le croire, un adoucissement à la douleur cruelle que sa perte a causée.

M. Delteil, né à Paris, le 15 avril 1827, commença ses études à la pension Châtelain, à Belleville, et les compléta au collège Henri IV dont il fut un excellent élève. Appelé par la conscription sous les drapeaux, il tint garnison en Vendée et pendant ses deux années de service militaire, il fut choisi par le général Siméon comme précepteur de son jeune fils. La mort prématurée de son père l'ayant déterminé à quitter l'armée, il revint à Paris, mais il était sans ressources ; sa mère avait contracté un second mariage et s'occupait peu ou point du fils aîné. Il fallait vivre. Notre ami accepta une place de répétiteur à la pension Allamagny, à Belleville, fut nommé employé à la mairie et enfin admis à la Poste qu'il ne quitta qu'au moment de la retraite et après avoir mérité, par ses longs et utiles services, d'être nommé sous-chef à la Recette principale de la Seine.

Ses occupations professionnelles ne l'empêchèrent pas de continuer ses répétitions à la pension Allamagny.

Avant de devenir un fervent de La Fontaine, il était déjà un bibliophile émérite ; il fonda en 1868, la bibliothèque populaire du XX^e arrondissement, en fut le zélé administrateur et, à diverses reprises, augmenta ses ressources, en lui laissant plus de 5000 volumes ou brochures.

Mais, ce n'est pas tout. Grâce aux notes que la famille a bien voulu me donner, avant de parler de M. Delteil comme notre collègue en archéologie, j'ai à vous le présenter comme auteur dramatique. On reste même littéralement étonné de tout ce qu'il a pu produire. Je sais bien, et j'ai pu le constater, qu'à une volonté, à une facilité de travail peu ordinaire, il joignait une imagination vive, ardente, lui permettant d'aborder des sujets bien divers et ne semblant point rentrer dans le cadre de ses études habituelles. De plus et c'est un trait que le biographe ne doit pas oublier de dessiner, M. Delteil était d'une courtoisie, d'une affabilité, d'une bienveillance peu communes. Ne nous étonnons donc point que ses camarades du lycée, qui avaient conservé de lui la meilleure opinion et dont quelques-uns le connaissaient intimement par des rapports suivis, l'aient nommé, et maintenu pendant plusieurs années, comme membre du Comité des anciens élèves de Henri IV.

Si nous n'avions pas de brillants exemples vous prouvant que, malgré des occupations astreignantes, mais vulgaires, prosaïques, quand la « folle du logis » s'empare de ses adeptes, elle en fait des poètes pleins de fougue et de génie, des auteurs doués d'originalité et de talent, nous aurions à nous étonner que le modeste employé des Postes fût tout à la fois un poète aimable, un auteur dramatique apprécié, un collectionneur ardent.

M. Delteil débuta au Théâtre-Comte (Théâtre des jeunes élèves) par quelques pièces à l'usage des enfants ; il aborda ensuite, en collaboration avec M. Flan, des scènes plus élevées ; il obtint un long et légitime succès avec le *Sire*

de Franc-Boisy; les *Souvenirs de Belleville*; les *Trois-Ages*; le *Panier de Jeanne*, opérette représentée plusieurs centaines de fois; la *Lune de miel*, etc. Il a collaboré à plusieurs journaux de théâtre; la *Presse théâtrale*, l'*Orchestre*, *Figaro-programme*. Belleville, qu'il habitait et où il se plaisait, a été le théâtre — soit dit sans malice — le plus habituel de ses essais, essais la plupart du temps heureux, goûtés du public. On peut s'étonner que l'auteur n'ait pas suivi cette voie si tentante, si alléchante; la « folle du logis » l'y poussait, mais la famille le rappelait aux nécessités de l'existence. On peut juger, même avant que je ne retrace ses travaux comme historien de quelle souplesse il était doué et si je n'avais à m'occuper principalement du collègue, j'aurais pu mentionner ses succès comme auteur dramatique d'autant plus qu'il fut choisi par ses pairs comme secrétaire-fondateur de la « Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques ».

Son culte pour La Fontaine n'est pas le seul motif qui ait amené à nous M. Delteil, au moment où nous allions prendre possession de la maison natale du fabuliste; il avait des attaches de famille avec notre contrée, avec notre ville; en effet, du côté maternel il tenait aux Rassicod, famille qui n'est point éteinte et sur laquelle il nous a fourni une note généalogique intéressante.

Vous n'avez point oublié avec quelle verve il gourmanda Champfleury qui avait fait de son grand oncle « le professeur Delteil » un portrait injuste, quasi-grotesque. Le spirituel auteur « des Bourgeois de Molinhard » a représenté le professeur comme un hellénisant passionné, presque monomane; le petit neveu a relevé le gant, le professeur Delteil n'a point passé sa vie à *commettre* un dictionnaire grec, mais c'était bel et bien un poète estimable, qui a laissé plusieurs ouvrages entr'autres une bonne traduction, en vers français, du poète Claudien.

A la suite de sa retraite, notre ami songea sérieusement

à venir à Château-Thierry, avec sa famille, pour y finir ses jours. Comme ses ressources étaient limitées, il demandait à être comme au début de sa carrière, chargé du soin de la bibliothèque communale. De plus, il désirait qu'en échange de l'abandon de sa collection des fabulistes — abandon qu'il était disposé à faire — on lui assurât un avantage viager. Il était impossible de donner satisfaction à cette demande. Le poste de bibliothécaire était dignement occupé par notre regretté collègue M. Le Feyer; de plus, les ressources de la ville et celles bien modestes de la Société ne permettaient pas de prendre l'engagement qui était sollicité. M. Delteil avait heureusement conservé de précieuses relations avec des personnages qui s'empressèrent de lui être utiles. Il fut nommé secrétaire de la Société générale des Prisons (janvier 1891), Société fondée par d'éminents philanthropes et dont le comité de patronage se compose de magistrats, de médecins, d'ecclésiastiques, d'hommes du monde, ayant pour but la moralisation des prisonniers et des libérés. A ce sujet, il convient de rappeler que, dans ma séance générale de ce comité, séance présidée par M. Ch. Petit, conseiller à la Cour de cassation, M. Delteil lut une pièce de vers toute de circonstance et qui lui valut les applaudissements de la nombreuse et honorable assemblée.

C'est dans ces fonctions que notre collègue a passé ses dernières années, au milieu de sa famille dont il recevait les soins les plus assidus. La maladie qui devait l'emporter l'avait atteint il y a quelque temps, mais, grâce au concours empressé de son aimable fille, nouvelle Antigone, il pouvait se tenir au courant des travaux qui lui incombaient. Au commencement de cette année, le mal redoubla et M. Delteil s'éteignit, au grand désespoir des siens, laissant la réputation d'un excellent homme, d'un lettré aimable et laborieux.

II

Au mois de novembre 1868, M. Delteil fut proposé par son ami M. Fabre, Camille, comme membre correspondant ; il fut élu au commencement de l'année 1869, en même temps que M. le comte de Puységur, conseiller général de l'Aisne.

Dans cette même année 1869, fut admis M. De La Grave un des plus fervents admirateurs de notre La Fontaine. M. Delteil a donc appartenu à notre Compagnie pendant 28 ans ; il fut nommé titulaire en juin 1869 et élu par acclamation membre honoraire en novembre 1886. Vous ne tarderez pas à reconnaître qu'il a justifié les votes de ses collègues ; ce n'est pas, cependant, que je sois appelé à analyser de grands travaux, des mémoires substantiels, de longue haleine ; il me faudra, tout au contraire, entreprendre une nomenclature chronologique des nombreux articles qu'il nous a donnés, montrer, par quelques mots, qu'il se tenait à l'affût de tout ce qui intéressait le « Bonhomme » et que rien de ce qui touchait à notre Société ne lui était indifférent.

Le grand ouvrage de M. Delteil, je dirai même sa grande préoccupation : « Le Livre d'Or de La Fontaine » a commencé. En mars 1873, il nous soumet le premier volume comprenant, outre ses propres commentaires, un nombre considérable d'extraits de fabulistes, de littérateurs. En octobre notre Société voit déposer sur son bureau le deuxième volume de cette volumineuse publication ; le troisième paraît en janvier 1874. C'est à cette date que notre collègue nous remet une intéressante critique intitulée : « De la poésie dans les fables de La Fontaine. » M. Alphonse Leveaux, nous écrit-il, adjoint au maire de Compiègne, vice-président de la Société Historique de cette ville, instruit du culte que j'ai voué à La Fontaine et étant lui-même un de mes coréligionnaires convaincus, a bien

voulu me faire l'hommage empressé de son récent ouvrage. Notre auteur s'est imposé une noble tâche, celle de prouver que La Fontaine est le premier, c'est-à-dire le plus grand des poètes français ! Quoi de plus flatteur, de plus glorieux pour le Fablier dont nous avons le droit incontestable et incontesté d'être fiers, nous les Académiciens de la ville de Château-Thierry. M. Leveaux, vous le voyez, ne pouvait s'adresser à un panégyriste plus chaleureux.

Encouragé par MM. Rathery et Léopold Delisle, M. Delteil poursuit résolument son œuvre ; sa collection, unique en son genre, s'augmente chaque jour, il réclame des visiteurs. Entre temps, grâce à l'obligeance de M. L. Delisle, administrateur-directeur de la Bibliothèque-Nationale, il exerce sa verve sur la traduction d'une fable tirée de la « *Compilatio singularis exemplorum* » (œuvre du XIII^e siècle attribuée à un dominicain). La Laitière et le Pot-au-lait — mais quelle distance de cette esquisse au tableau achevé de notre La Fontaine.

Le jour même où notre ami nous donne avis de sa promotion comme sous-chef de 1^{re} classe à l'administration des Postes il nous annonce qu'il a terminé le dix-huitième volume du Livre d'Or, que ce recueil comprend 20,000 pièces environ : volumes, brochures, autographes, portraits, médailles etc. Ce jour-là aussi, Août 1877, il prenait sa part du deuil de notre Société ; M. de Vertus venait de mourir, et à ce sujet, le poète s'éveille et nous adresse un sonnet remarquable à tous égards : « Ainsi l'a voulu Dieu !... Il sut, rare talent, n'avoir que des amis ! »

La Fontaine édité en 1798 par Simien Despréaux renferme vingt fables nouvelles attribuées à notre fabuliste et remises, assurait l'éditeur, par une petite-fille de l'auteur. M. Delteil fait bonne justice de cette prétention. Sa note, où la finesse s'allie à une discussion logique, est une réfutation savante, un peu vive peut-être à l'endroit de M. Paul

Lacroix, mais bien juste, ainsi que l'a établi M. Barbey... il ne fallait pas toucher à son La Fontaine...!

Une nouvelle mystification se préparait, en 1882, à l'occasion de « six fables inédites de Jean de La Fontaine... » la publication faisait quelque bruit. Mais, notre collègue veillait ; il prouve que ces fables ne sont pas du tout de notre Jean, mais de Mme de Villedieu (1682-1683), auteur dont les grâces et le talent lui attirèrent bien des adorateurs et qui se rendit célèbre autant par ses galanteries que par ses œuvres littéraires — *cuique suum*.

Notre Société pouvait être bien tranquille avec M. Deltail. Rien de ce qui touchait à son idole ne lui échappait ; il relevait tout et nous donnait connaissance de ses recherches, de ses trouvailles. Ainsi, en 1883, il nous adresse un factum pour maître Charles de La Fontaine, au sujet de l'interprétation d'un contrat de mariage de Françoise Pidoux, mère d'Anne de Jouy ; ainsi, la même année, nous pouvons publier, avec la lettre du fabuliste Le Bailly à Auguste Martin, la fable de ce dernier intitulée « La Fontaine et le Charlatan » et la protestation indignée de notre collègue contre l'extrême naïveté du Bonhomme admise trop facilement par Chamfort. Ainsi, encore, sa communication d'une fable de 1591, *Aquila et Testudo* (l'Aigle et la Tortue) texte et traduction, extraite du Recueil de l'Académie d'Altrf et qui a pu servir de modèle à celle du Livre VI, fable 10 » Rien ne sert de courir, il faut partir à point...

A propos d'une restauration faite à la maison La Fontaine — était-ce bien une restauration ? — 1885, M. Deltail rappelle son premier voyage à Château-Thierry, alors que, frais émoulu de la rhétorique, il venait visiter le berceau du poète qu'il aimait déjà ; il s'indigne, en très bons termes, de ce qu'il appelle une profanation, mais, que faire ? Il nous fut impossible de répondre alors à sa proposition soit d'acquérir sa bibliothèque, soit de lancer une sous-

cription pour l'acquisition de ses collections qui lui avaient coûté tant de démarches, tant de sacrifices ! Nous en étions tous peiné ; mais à quoi aurait servi l'intervention d'une pauvre Académie de province ! Il nous avait donné, à la suite du concours de Beauvais, une appréciation qui reflète un goût délicat sur la composition de M. Delattre : *Les deux Pigeons*. Nos Annales, au mois de janvier 1886, enregistrent un récit bien humoristique et cependant bien réel de l'accueil fait à la députation des Gardes Nationales de Paris par les bons habitants de notre ville, le 14 septembre 1789. Dans son immense recueil qui renfermait des spécimens de toutes les littératures, il extrait pour nous le commentaire fait en patois de Mons, par un bon curé, de la fable : *Le Loup, la Mère et l'Agneau*. Plus tard, il nous donne un « Etat de l'Élection de Château-Thierry en Brie en 1720 et en 1789 ; puis un ex-libris de Jean-François Jannart, oncle de La Fontaine. En même temps, il cueillait à notre intention dans l'article de M. G. Hanotaux sur les Pidoux, le fragment qui prouve la filiation du Pidoux de la Brie avec les Pidoux de Poitiers et, ce qui, est, pour le moins très curieux, l'alliance entre les Richelieu et les Pidoux ancêtres du fabuliste.

A l'occasion de 25^e anniversaire de sa fondation, la Société avait tenu une séance extraordinaire ; c'était fête à la maison La Fontaine, le 12 septembre 1889 ; M. Delteil y assistait. Poète au cœur chaud, à l'imagination vive, ami passionné du fabuliste, il nous réservait une bien agréable étude : « La Fontaine chez ses amis ». Jean a quitté l'empire des morts pour rentrer un instant dans sa maison et remercier les amis qui en ont fait un séjour d'études, accorder un souvenir à ceux qui ne sont plus, encourager ceux qui restent fidèles à son culte. Il nous souvient que, peu de temps après cette réunion, notre collègue avait préparé une pièce de vers pour fêter le centenaire de M. Fr. Moreau, notre président d'honneur,

centenaire anticipé, mais qui ne pouvait, lui semblait-il, désobliger celui à qui cette poésie était destinée. Nous ne fûmes pas de cet avis, M. Barbey et moi, et l'éloge git dans nos archives. Quelle ironie de la destinée ! M. Barbey n'est plus ! M. Delteil vient d'être enlevé prématurément ! Seul M. Moreau reste... et aujourd'hui même, en séance, nous venons d'entendre les quelques mots de félicitations que l'Assemblée lui adresse à propos de son centenaire !...

Ce ne sont pas seulement nos gloires que notre collègue a célébrées, il s'est toujours associé à nos deuils ; nous l'avons déjà vu quand notre Société a perdu M. de Vertus, nous le voyons encore lorsque M. Mayeux nous fut enlevé ; le sonnet qu'il lui consacre commence ainsi : « Non ! l'homme ne meurt pas tout entier ». A la mort de M. Barbey — avec lequel il entretenait des rapports fréquents — il témoigne de son profond chagrin. J'ai dit qu'il avait une imagination vive, je dois ajouter pour compléter le portrait que son cœur était à l'unisson de son esprit.

Quelles charmantes poésies il nous adressait comme cartes de visite chaque année ! En 1891, il ne peut assister à la réunion de janvier, il a l'influenza

... Oui, dans ma chambre
Rêver à vous fait mon bonheur...

et encore :

Ce que je vous écris, c'est mon être, c'est moi
Tracé sur le papier.....

En même temps qu'on applaudissait le père on complimentait le fils, M. Loys Delteil qui venait de faire paraître dans le journal *La Curiosité* une intéressante étude critique sur Raffet et un spirituel récit que l'on pourrait intituler : *Un Noël d'Artistes*.

Quoiqu'il n'ajoute pas foi aux renseignements qui n'ont point une légitime autorité, M. Delteil n'en signale pas

moins ce qui rentre dans ses études ; ainsi il nous apprend — mais il n'a pu contrôler le fait — que dans un manuscrit rarissime du xiv^e siècle, on a retrouvé l'origine de onze fables de La Fontaine et parmi celles-ci, deux des plus belles : « Les Animaux malades de la peste », « Le Meunier, son fils et l'âne ». L'auteur serait, dit-on, un moine de l'abbaye de Citeaux.

Avec quel bonheur, grâce à M. Corlieu et à M. Lhuillier, il a complété la généalogie des Rassicod, ses parents ! Il a pu acquérir les « notes sur le Concile de Trente » publiées à Cologne en 1706 par Etienne Rassicod ; il connaît la filiation des Rassicod dont une branche a été établie à La Ferté-sous-Jouarre, une autre à Gandelu ; il lui semblait que c'était un moyen de cimenter ses dispositions sympathiques à l'égard de Château-Thierry et de ses collègues. Toujours La Fontaine, pourrait-on dire, soit qu'il nous fasse don du code de Henri III, qui a appartenu à G. Héricart, beau-père de Jean ; soit qu'il nous adresse une lettre authentique du fabuliste Le Bailly et un commentaire sur La Fontaine par le P. Bérenger, un autre émule du Bonhomme.

La vente de la collection Champfleury — décembre 1890 — devait tout naturellement attirer l'attention du petit-neveu du professeur Delteil ; n'allait-il pas trouver des ouvrages rares, de belles gravures, des objets curieux, intéressants ? peut-être des souvenirs de Château-Thierry, de La Fontaine ? Son espoir a été en grande partie déçu. Parmi les gravures il a déploré de ne pouvoir couvrir les enchères de « La Mort et le Bûcheron » de Legros ; mais il a été assez heureux de se faire adjudger cinq belles eaux-fortes de M. Fr. Henriet.

« La Fontaine en ménage » pièce en un acte et en vers de M. de R. (de Rostan) a été présentée au comité de lecture du Théâtre-Français en 1865 et retournée à son auteur. M. Delteil nous fait connaître la sentence à la suite

du rapport du lecteur : Il y a dans ce petit acte aussi peu d'intrigue que possible... l'auteur s'est servi du personnage pour placer continuellement dans sa bouche des fragments des meilleurs vers... un pareil système d'un auteur se citant lui-même ne peut qu'engendrer la monotonie...

Quand le 26 juillet 1891, sous les charmilles du Ranelagh, on inaugura le monument élevé au grand Fabuliste, M. Delteil prit la parole en notre nom, à la suite de plusieurs discours, notamment de M. Sully-Prudhomme. Il rappela que notre Société, qui avait pris l'initiative d'une souscription pour le rachat de la maison La Fontaine, serait heureuse de posséder, dans cette demeure, une réduction en plâtre du bronze superbe du sculpteur Dumilâtre. Puisse, ajoutait-il, notre vœu être entendu ! » Il ne le fut pas. Un journaliste mal inspiré, essaya même de tourner l'orateur en ridicule. Cependant, Messieurs, relisez les quelques lignes que notre collègue a prononcées et vous reconnaîtrez que notre interprète a été digne du rôle que nous lui avons confié et qu'il méritait les félicitations que nous lui avons adressées.

En présentant (1873) le 1^{er} volume du Livre d'Or-M. Delteil s'exprimait ainsi : Si Horace a pu dire de son œuvre : *Exegi monumentum !* reconnaissant mon impuissance de prendre part aux recherches archéologiques, sans avoir la prétention de l'ami de Mécène et d'Auguste, je puis bien dire que j'ai trouvé le moyen de faire quelque chose de bon et d'utile. J'ai fait pour La Fontaine notre incomparable patron, ce qui n'avait jamais été tenté. J'ai cherché de par le monde des livres, les fabulistes anciens et étrangers ; compulsé nombre d'ouvrages où je pensais trouver une appréciation, une anecdote, enfin j'ai constamment feuilleté et je laisse un témoignage de mon culte pour La Fontaine !

Il était donc bien juste, MM. que l'un de nous rendit jus-

tice à cet excellent collègue, à ce fervent du Bonhomme que fut M. Delteil. Son souvenir doit nous être cher, et afin de conserver les traits de l'homme aimable et bon, du littéraire distingué, on ne pouvait mieux s'adresser qu'à son fils, aquafortiste plein de vigueur et de talent; M. Loys Delteil a bien voulu graver pour nous le portrait qui est joint à cette notice, avec cette suscription : *Ad memoriam nostri patris.*

Nous le remercions et le félicitons.

MOULIN.
